

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 61, Spring 2000

Nouvelles d'une page

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4256ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 91–97.

Les infortunes de la jeunesse

Lori Saint-Martin, *Mon père, la nuit*, Québec, L'instant même, 1999, 132 p., 14,95 \$.

Professeure de littérature à l'UQAM, Lori Saint-Martin a fait de l'écriture des femmes et de la théorie psychanalytique ses champs privilégiés. Ses principaux ouvrages en témoignent du reste avec éloquence, qui s'intitulent *Le nom de la Mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin* (Nota bene, 1999), *Contre-voix. Essais de critique au féminin* (Nuit blanche, 1997) ou *L'autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois* (une anthologie en deux tomes publiée chez XYZ éditeur en 1992 et 1994).

En s'aventurant dans la fiction — d'abord avec *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*, un recueil de nouvelles publié à l'Hexagone en 1991 —, Lori Saint-Martin n'a pas oublié ses préoccupations théoriques. C'est ainsi qu'on trouvera un vaste éventail de situations illustrant le féminin dans *Mon père, la nuit*, un recueil dont les dix textes sont surtout consacrés au monde de l'enfance et de l'adolescence.

De ce monde, la nouvellière explore, en règle générale, le côté sombre et la face tourmentée. Dès l'ouverture, la nouvelle éponyme — coiffée d'un titre transparent — donne le ton, avec sa narratrice, victime d'inceste. Ce thème, presque éculé à force d'alimenter fictions, témoignages et études, pouvait-il inspirer des mots inédits, une approche inusitée? Le texte de Saint-Martin (lauréate, en 1994, du Concours de nouvelles de Radio-Canada) se distingue sans doute en ce qu'il met au jour le trouble et les ambivalences de la fillette. «Je me laisse faire. J'aime me laisser faire. [...] Mes jambes s'écartent malgré moi, je me dis : je vais lui demander d'arrêter, mais encore une seconde, juste une seconde, comme ça, sa main qui me caresse, si doucement, et la

chaleur qui irradie dans mon corps, et puis, trop tard, je ferais tout pour qu'il continue.» La mère était flûtiste, le père est médecin, il en a d'ailleurs les mains « si fines », « précises » : façon de dire, comme nous en informe déjà une documentation appelée à devenir de plus en plus abondante, que l'inceste est aussi l'affaire des meilleures familles. Les protagonistes en cause ici appartiennent à une classe sociale privilégiée, ils ont un bon niveau culturel et intellectuel : en situant ainsi l'anecdote dans un milieu feutré, en évitant d'évoquer un sordide par trop évident, l'auteure peut développer un propos dont la force n'est que plus poignante. Sur la mère atteinte d'une sorte de neurasthénie, « suspendue dans l'entre-deux, ni morte ni vive », sur le père coupable et repentant — « papa dans son lit qui se dit : non, je n'irai pas, je n'irai pas » —, la narratrice jette un regard somme toute empreint de compassion. Et elle ne parlera pas, elle ne veut pas parler : « Mon histoire est à moi seule, je n'ai rien d'autre. Elle a poussé dans ma gorge comme une plante d'ombre et je ne sais plus respirer sans elle. Je suis mon propre secret, je me garderai. »

Tant par son écriture que par son traitement sensible et nuancé, cette nouvelle — qui forme à elle seule la première partie — constitue assurément la pièce de résistance du recueil. Avec ses quatre textes dont la narration est également assumée par des enfants, la seconde partie peut pour sa part se présenter comme un bloc thématique qui illustrerait des conditions et des états divers. Voici, par exemple, Paolo, issu d'une famille nombreuse et orphelin de père. Douze ans seulement, et on sait qu'il finira mal. « Moi quand je serai grand, je veux être voleur », prévient-il d'ailleurs au tout début de « Pleine lune et abricots ». Voleur de banque, s'entend, car avec ses sœurs, Paolo a déjà mis sur pied un petit gang qui détrouse les commerçants, les passants et les propriétaires de ces maisons où « des femmes comme m'man lavent les carreaux et frottent les planchers avant de repartir en autobus, les pieds enflés dans leurs gros souliers noirs ». La famille de Julie, mise en scène dans « Un murmure et un chant », n'est pas plus fortunée. Sauf que contrairement à Paolo, Julie est l'unique héritière légale d'une mère célibataire et assistée sociale.

« Le mariage, il n'y a que ça pour une femme », serine la mère à sa fille, « tu ne referas pas mes erreurs ». Mais la fatalité veut que les erreurs, la pauvreté, la dépossession soient héréditaires...

Les enfances flouées et malheureuses trouvent à se dire, ici, grâce à une voix, un langage singuliers. Pour parler de la marge, de la solitude intense, du monde clos qui encercle ses jeunes personnages, Lori Saint-Martin élabore avec justesse des monologues intérieurs souvent riches en métaphores. C'est lorsqu'elles s'intéressent aux adultes que les nouvelles paraissent plus convenues, presque didactiques. Ainsi, du « Plaisir de la gifle », où une étudiante en littérature apprendra que son fascinant professeur est, au chapitre des relations entre hommes et femmes, un vrai goujat; de « La grâce de Dieu, sa main », où les écueils de la grande ville s'incarnent, pour la candide Marie, en un poète volage et indifférent; ou encore de la dernière nouvelle, intitulée « La porte du rêve », où une femme devient folle de douleur après l'accident qui lui a enlevé sa petite fille. Le sujet, certes émouvant, n'est cependant pas neuf; surtout, il reçoit un traitement assez conventionnel, piège que Saint-Martin a pourtant su éviter dans son texte sur l'inceste.

Le recueil s'édulcore à force de miser systématiquement sur la métaphore du Chaperon rouge exploitée — c'était prévisible — dès la première nouvelle, à force, aussi, de se vouloir le reflet d'une certaine condition féminine. Ensemble inégal, donc, *Mon père, la nuit* n'est vraiment prenant et réussi que lorsqu'il donne à lire, sans misérabilisme aucun, la conscience désespérée d'enfants lancés dans un monde qui les nie ou les dépasse.

Francine Bordeleau

Une structure narrative forte ;
une écriture qui, par moments, l'est moins.

Éric Furlanty, *La mort en friche*, Québec, L'instant même, 1999, 126 p.

Le recueil est un chassé-croisé, et des onze nouvelles qui le composent rien n'est laissé en plan sans être récupéré par une autre histoire : des personnages reviennent dans un récit *a priori* autonome, des points de vue différent sur la relation d'un même événement, des éléments obscurs s'éclairent quelques dizaines de pages plus loin, etc. Ce qui fait de sa lecture une suite sans les heurts que des nouvelles cacophoniques et imbriquées de force sous une couverture ont l'habitude de susciter. Qu'à cela ne tienne, l'écriture de Furlanty est maîtrisée, et le déroulement narratif ne souffre jamais de malhabiles contorsions. Tout se tient aussi bien que les chaînons d'une gourmète, dira-t-on pour parler comme Diderot, et il est vrai que l'enchevêtrement des nouvelles procède avec brio. Il n'y aurait toutefois qu'une réserve à formuler, que je garde pour la fin, mais pour le reste cette première publication de fiction de la part de l'auteur m'apparaît concluante.

L'ennui ne sourd donc point de *La mort en friche*, et la prolifération de personnages, de relations attenants audit chassé-croisé ne vous doit donc pas être racontée ici, car je gâterais une éventuelle lecture. Sachez néanmoins qu'un univers baroque y repose avec des figures fort peu banales : un travelo se découvrant lorsque la « bête surgit » dans la psyché d'un facteur à la main gauche amputée, un tueur à gages lecteur de *Thomas l'obscur* de Blanchot, un professeur obèse racontant sa propre mort tout en évoquant le supposé réveil des diplodocus, etc. L'originalité événementielle, même si les exemples donnés paraissent excessifs, est bien dosée et trouve presque toujours sa contrepartie dans son expression. Furlanty a conscience de la spécificité du matériau qui modèle ses histoires : cela entraîne parfois des recherches figuratives intéressantes. « Les Claude », la nouvelle qui entame le recueil, garde en suspens l'attribution du genre à un des deux

Claude en utilisant des expressions neutres telles que « l'un et l'autre », « de part et d'autre », pour révéler son sexe à la chute de l'histoire. Que la fin y réponde, cela était prévisible et l'effet de surprise en est inévitablement dilué, mais la dénomination identique des personnages amorce les filiations « rhizomiques ». Un récit pour l'un et un récit pour l'autre et l'intrusion et chez l'un et chez l'autre de nouveaux protagonistes qui, eux aussi, auront leur histoire adventice, et voilà mise en branle la structure du recueil. Rien n'y est fortuit, et s'il y a apparence de gratuité la suite la motivera.

On le devine, le recueil forme un ensemble et, bien que chaque nouvelle soit lisible indépendamment des autres, il est préférable de les aborder comme un tout indissociable. Ce qui le cimente est le thème de la mort et plusieurs personnages meurent, laissés souvent en friche, à l'abandon, comme l'indique le titre éponyme, « La mort en friche », de la dernière nouvelle. Jean, le tueur à gages, sur qui Fourlanty s'attarde beaucoup, illustre à merveille ce principe du corps sans vie laissé là, en friche, de la manière dont l'exige le métier. L'alternance des points de vue, ou de la focalisation narrative pour les sémioticiens, confère à la scène du meurtre d'un personnage, dénommé Thomas, perpétré par Jean une subtile correspondance. Jean la raconte et puis Thomas, l'assassiné même, dans un ralenti discursif réussi qui d'anamnèse à la déflagration de la balle jusqu'à la nuque explique en détour leur première rencontre. Des glissements du genre foisonnent, la narration utilisant tour à tour un mode épistolaire ou métaphorique ; le style de l'écrivain brasse beaucoup, mais c'est là aussi que le bât blesse, malheureusement, c'est-à-dire que le premier opus de l'écrivain a le défaut majeur de plusieurs autres lorsque le beaucoup à dire se transmue en un trop parfois agaçant, parfois gauche. Les envolées comparatives comme ce « semblable à un serpent qui s'agite en pleine mue » (p. 113), dont la raison d'être se limite à la gestuelle d'un comparé qui n'en demandait pas tant, étonnent. L'audace passerait s'il ne lui précédaient pas des allusions à Maurice Blanchot, à des personnages de Shakespeare (Othello et Falstaff), à Rabelais, à Victor Hugo, à Jacques Prévert,

à Jules Renard, aux Walkyries et celles que j'oublie, des qualificatifs comme « dantesque », « lilliputien » (à deux reprises), combinés à des lieux exotiques tels que Florence, Milan et une destination Bruges-Corfou. Loin de prêcher pour la simplicité (d'ailleurs ne citais-je pas Diderot?), il aurait plutôt fallu, dis-je bien, tempérer des exaltations qui, si elles font bien poindre la culture de l'auteur, assomment par leurs répétitions souvent inopportunes ou mal campées. Par exemple, la villa I Tatti, à Florence, lui était-elle nécessaire de lui adjoindre jusqu'à sept termes se rapportant à la végétation en une seule page, la dix-septième? Force est d'avouer qu'il y a excédents et que la plume n'a pas calmé les élans, mais cela n'empêche quand même de faire du recueil un livre de qualité.

Je ne lui aurai apporté que ce petit bémol.

Nicolas Tremblay

L'avant-dernier

Trois. Revue d'écriture et d'érudition, vol. XIV, n^{os} 2-3, 250 p.

Dès le très peu réjouissant sommaire de ce numéro de la revue *Trois*, Anne-Marie Alonzo, la directrice, nous y parle d'un double deuil : celui de sa mère Héliane et celui anticipé du périodique, le prochain à venir étant le tout dernier d'une série qui débutait en 1985. L'hommage qu'accordent les trois poétesses de renom Denise Desautels, Louise Dupré et France Théoret à la défunte revue marque la clôture de ce numéro dont le contenu hétérogène fascine tout autant que les précédents. Rares sont les revues qui savent faire cohabiter aussi efficacement les champs divers des sciences humaines et des arts, et c'est dommage de voir l'audace intellectuelle payée par un portefeuille subventionnel de plus en plus avare. Toutefois, *Trois* ne lésine pas, lui, sur la générosité et présente ici des textes de qualité signés par des auteurs souvent prestigieux, sinon dignes du sous-titre donné à la revue même.

Est reproduit à l'intérieur dans la section «Opinio» un discours du non moindre Jacques Derrida lors d'une cérémonie à Queen's University où on lui remettait un doctorat *honoris causa*. Il en profite pour situer l'université aujourd'hui et lui rap-peler ses devoirs qu'elle doit à la rigueur philosophico-sociale. La reproduction d'une prière médiévale du XV^e siècle de Charles Soillot, fonctionnaire ducal sous le règne entre autres de Charles le Téméraire, constitue certainement la seconde originalité du numéro. On y apprend que cette forme d'adresse à la divinité s'appelle «Joie» et qu'elle célèbre la Vierge. Lise Bissonnette, quant à elle, est la conservatrice invitée et présente les œuvres, reproduites dans la revue, de Josette Trépanier : majoritairement des reports photographiques imprimés sur Chine. L'artiste déconstruit l'image de la poupée Barbie en la confrontant, par exemple, à un dinosaure affamé : saisissant. Ensuite, des poèmes de Paul Chanel Malenfant, des réflexions de Jean Royer sur la critique littéraire sous forme d'aphorismes, des études littéraires sur les œuvres d'auteurs russes, lettons et franco-algériens.

Allez donc y voir.

Nicolas Tremblay